

Chère Maria Efimovna,

Je ne sais quelle folie me pousse ce soir à vous envoyer cette carte. Est-ce aux soins de la Providence, ou à ceux des esprits de la steppe, que je dois confier ma missive ? N'êtes-vous plus, ma bien-aimée, qu'un lumineux souvenir qui vient percer mon cœur de son écho ?

Iouri Petrovitch s'est moqué de moi hier, quand il m'a vu dépenser mes quelques francs, si durement gagnés, pour acheter cette carte à une fillette aux doigts tâchés d'encre. Il a sans doute raison, mais que voulez-vous ? Les tziganes chantaient, les Parisiens riaient, et moi il me semblait voir au fond de mon verre de vodka le reflet de votre sourire. J'ai entendu cette petite voix "Une carte de Pâques pour votre bonne amie, monsieur ?" et rien n'a plus eu d'importance que ce message à vous envoyer, par delà les océans, l'exil, la mort peut-être.

Vous souvient-il, ma tendre Macha, des cartes que je vous écrivais autrefois ? Comme la vie était douce alors, quand nous vivions de bal en bal, entre Saint Pétersbourg et Moscou, heureux et amoureux ! Notre Russie nous paraissait éternelle. Qui aurait pu prédire que le sang et le malheur allaient ruisseler sur nous, massacrant, exterminant et chassant les doux rêveurs que nous sommes ?

Est-ce pour me punir de vous avoir trop mal aimée que le Ciel m'a séparé de vous ? Comment pourrais-je un jour me pardonner de n'avoir pas su vous protéger, ma Machenka ? Comment pourrais-je m'endormir serein, alors que là-bas, ma patrie est aux mains de ces fous sanguinaires ?

Que la Russie est loin désormais ! Je traîne ma peine dans les rues de Paris, seul et désespéré. Si vous me voyiez, Macha, vous ririez de moi. Le prince de Piter n'est plus qu'une ombre déchue, qui erre de cabaret en cabaret, cherchant l'oubli et l'expiation dans les notes d'une balalaïka désaccordée. Ou peut-être auriez-vous pitié de ma détresse. Près de vous, même l'exil me serait plus doux ; nous pourrions évoquer ensemble nos souvenirs d'antan, et fêter Pâques, même peu, même mal, pour nous rappeler que nous sommes encore vivants, et russes.

Ce soir, ma Machenka, mes larmes se mêlent à l'encre. Je vous laisse sur ces quelques mots, ma bien-aimée, et je vais rejoindre mes compagnons d'infortune. Que chantent les tziganes, que coule la vodka ! Ce soir c'est Pâques, Pâques à Paris, Pâques en exil. Qu'importe si je meurs demain, ce soir je penserai à vous, à ma patrie, à mes chers disparus, et je les chanterai, les danserai et les boirai à rouler sous la table.

Votre soupirant à jamais,

Eugueni Arsenievitch Bezoukov